

Concours d'écriture de nouvelles 2025

Recueil de nouvelles primées et coups de cœur



Sommaire

	Pages
Introduction	3
Catégorie moins de 16 ans	
« Le rêve merveilleux »	Coup de cœur 4
Catégorie plus de 16 ans	
« Seules vraiment ? »	Premier prix 6
« Là-bas »	Deuxième prix 10
« Le temps d'un rêve »	Troisième prix 14
« Un parfum d'enfance »	18
« À ciel ouvert »	23
« Prince Teko »	Coups de cœur 26
« Le bijou oublié »	29
Remerciements	33

Introduction

Le concours était ouvert du 01 février au 14 juillet 2025.

Le règlement est en ligne sur le site du Salon du Livre d'Hermillon.

Les participants devaient poursuivre l'incipit proposé :

« Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvé(e) désorienté(e), au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppé(e) dans ma combinaison, je me suis extrait de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait... »

La remise des prix et des coups de cœur a eu lieu,
dans le cadre du 36^e Salon du Livre d'Hermillon,
le dimanche 12 octobre 2025.

Les nouvelles des lauréats et des coups de cœur sont regroupées dans ce livret.

Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : « Le rêve merveilleux »

Nouvelle collective

Auteurs : Célyan, Maëlya, Timo, Léana, Zoé élèves de CM2 de l'école primaire Edelweiss Sainte-Marie-de-Cuines.

Le rêve merveilleux

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvé désorienté, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppé dans ma combinaison, je me suis extrait de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait...

J'ai suivi cette odeur familière qui dégageait un parfum d'amour et de rose. Je reconnus celui de ma maman qui était partie quand j'étais petit. Je me suis allongé à côté de mon engin et j'ai observé la voie lactée. Des millions d'étoiles scintillantes sont venues à moi. Parmi elles, une constellation a attiré mon regard. Un cheval est apparu dans les étoiles : il était tout blanc avec des ailes d'ange et une crinière soigneuse. C'était la constellation de Pégase ! Pégase s'est approché de moi et il m'a fait signe de monter sur son dos. Il m'a emmené jusqu'à cette odeur familière. Je suis entré dans la constellation du Cygne. Au loin, une silhouette s'approchait : elle était grande, avec de longs cheveux et elle me tendait la main. Très vite, j'ai reconnu ma maman et son parfum. J'ai couru dans ses bras et elle m'a serré très fort ! La joie et l'amour m'ont envahi ! Je lui ai dit qu'elle me manquait et que je l'aimais.

Comme ma mère était cavalière autrefois, elle m'a pris par la main et m'a fait monter sur le dos de Pégase. « *Même si je suis partie trop tôt, je veille sur toi chaque jour et je suis heureuse dans ce nouveau monde* ». Je suis rassuré par ses paroles. Pégase nous a fait visiter les constellations : le Dragon, le Capricorne, Persée... et nous avons fini par la Petite Ourse. Je me sentais si joyeux de partager ces moments avec ma maman. Pégase nous a redescendu

sur la constellation du Cygne, où vivait ma maman. Elle m'a dit : « *Tous les soirs, quand tu regarderas le ciel, cherche la constellation du Cygne et je te ferai un signe en faisant scintiller ses étoiles et tu me verras chevaucher Pégase. Avant de partir, prends cette plume de cygne, elle te portera bonheur* ».

J'ai fait de gros câlins à ma maman puis je suis remonté dans mon engin pour retourner chez moi. Le lendemain, quand je me suis réveillé dans mon lit, je me suis dit que j'avais fait un beau rêve cette nuit. Mon père m'a demandé ensuite de m'habiller. Mais quelque chose m'intriguait sur la table de chevet : j'ai vu une plume de cygne. Je me suis demandé : est-ce que j'ai vraiment rêvé ? Le ciel a ses secrets...

Titre : « Seules, vraiment ? »

Auteur : Zirnhelt Joëlle

Seules, vraiment ?

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvée désorientée, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppée dans ma combinaison, je me suis extraite de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait... Et quel voyage ! Mais je n'en savais rien encore...

Avant cela, ma chute hors de l'habacle avait été trop éprouvante, la transition trop brusque, les conditions trop rudes. Les yeux encore fermés, ma première réaction avait été de crier. Crier, comme une urgence absolue. Laisser l'air entrer dans mes poumons, même si ça brûlait, même si c'était violent, et le recracher dans une gigantesque protestation. Un refus absolu. Noooooon ! Pas ça, pas ici, pas comme ça ; pas après tout ce que j'ai traversé. Pas après là d'où je viens !

Personne ne s'était approché. Personne ne m'avait accueillie. J'étais seule. Et démunie. Le désespoir m'a submergée.

Paula était partie joyeuse en cette fin de matinée. Ses enfants étant à l'école pour la journée, son mari en formation et donc absent, elle prenait enfin un peu de temps pour elle-même. La journée s'annonçait belle de bout en bout, et elle n'avait pas hésité un instant avant d'enfiler ses baskets, et de se diriger sur le chemin qui l'éloignait de la maison et l'entraînait vers le sommet de la colline environnante. Elle aimait particulièrement la diversité de cet itinéraire : tout d'abord le chemin plat qui serait fleuri en ce milieu de printemps ; puis la traversée de la forêt avec ses hautes futaies, centenaires souvent, qui la rempliraient d'humilité, de gratitude et de joie ; viendrait ensuite l'espace dégagé des prairies ; et enfin l'attendrait la vue à presque 360° sur les environs. De quoi sérieusement faire le plein de beauté et de calme. A son seul rythme. Et en sa seule compagnie. Le rêve !

C'est alors seulement que j'ai ouvert les yeux, et que l'immensité qui m'entourait m'a sidérée. Pour moi qui jusque-là était contenue dans un espace délimité et restreint – à peine de quoi étendre bras et jambes – ce fut vertigineux, tout ce vide autour. Un infini terrifiant me séparait des étoiles qui seules, m'apportaient le faible réconfort d'une familiarité immédiate : j'en étais convaincue, nous étions de la même famille, nous étions faites de la même pâte... Mais elles étaient si lointaines !

Des réflexes ont pris le dessus : ma combinaison s'était déchirée, j'ai fini de l'écarter et de m'extraire de cette coque qui, même souple, était devenue carcan. Elle ne me servait plus désormais qu'à amortir le sol que je sentais dur et inhospitalier sous mon dos – mais peut-être était-ce simple manque de référence : avant, tout était tellement... doux, mou, douillet... léger, facile, fluide... J'étais déboussolée. Perdue. Pour me réconforter et m'assurer que ce n'était pas un rêve, pour me raccrocher à la réalité, j'ai porté mon poing à ma bouche et en ai exploré les contours.

Elle était svelte et sportive, elle progressait vite. Quelques temps après la sortie de la forêt pourtant, quelque chose s'enraya. Une douleur inconnue s'invita soudainement en elle, qui lui coupa le souffle un instant. Tout son corps fut saisi d'une incompréhensible tension, d'une incompréhensible crispation. Une crampe ? De cette ampleur ? Elle fut forcée de s'arrêter et de s'asseoir sur le bord du chemin, talus herbeux bienvenu pour accueillir sa stupéfaction. Et puis le phénomène passa, aussi vite qu'il était venu. Est-ce que la raclette d'anniversaire de la veille faisait seulement ses effets ? L'endroit n'était pas très bien choisi si elle devait se soulager rapidement !! Bah, elle verrait bien. Rassérénée, elle reprit sa progression. Juste, plus attentive aux signaux de son corps, au cas où... Elle se moqua d'elle-même : n'avait-elle pas exagéré la souffrance ?

Ok, j'étais en vie. Débarquée sur une planète inconnue, mais en vie ! Bloquée sur le dos, mais en vie ! Y avait-il un repère à prendre ? C'est là que l'odeur familière est arrivée. Portée par un souffle de vent très ténu, elle venait en fait d'une substance qui très lentement se répandait autour de mon corps. Comme une caresse presque tiède. Comment expliquer... ça avait l'odeur

d'un goût connu de très près et inconnu à la fois, insaisissable... et pourtant profondément rassurant.

Paula fut de nouveau arrêtée par une violente irradiation de douleur. Ça lui prenait tout l'abdomen. Etrange...Mais il en aurait fallu plus pour l'arrêter, le sommet n'était plus très loin... quoi ? Une demi-heure de marche, quarante-cinq minutes tout au plus. La vague passa comme la première fois, mais laissa dans son sillage comme une inquiétude latente. Appendicite ? Pas à son âge quand même !...

Elle se remit en route, mais ses jambes ne la portaient plus avec la même vigueur. Comme une grande fatigue soudain, qu'elle négligea, tant elle avait hâte de se réjouir de la vue qui se dégagerait sous ses yeux, panorama grandiose qu'elle n'avait pas admiré depuis au moins... oh ! plus d'un an... c'était, elle s'en souvenait, à Pâques dernier, après les œufs dans le jardin avec les enfants, ils avaient pique-niqué tous ensemble là-haut. Comment

pouvait-elle négliger ainsi les choses essentielles !? Elle se promit de faire la grimpe au moins une fois par saison dorénavant.

Et la douleur revint, fulgurante.

J'eus froid soudain, c'était nouveau et totalement inattendu. Je ne comprendrais que plus tard que j'étais nue. Pour l'instant, tout était encore très flou. Et je me sentais très vulnérable. Je me remis à crier. A appeler plutôt. Il y aurait bien des bras pour venir m'aider, quand même !...

Paula fut obligée de s'arrêter, pliée en deux, le souffle coupé. Que se passait-il ? Était-elle en train de faire une crise cardiaque ? Comme son père à 50 ans ? Aurait-elle dû être plus vigilante et consulter à titre préventif ? Dans un mouvement brusque, elle ouvrit la fermeture de son sweat-shirt, défit la ceinture de son short, elle se sentait oppressée. Elle s'allongea et essaya de maîtriser, et sa respiration, et l'angoisse qui montait. Peine perdue, la douleur redoubla et entraîna dans son sillage un cri de bête aux abois, et une perte de conscience.

Paula gisait sur le bord du chemin, recroquevillée sur la violence qui l'avait terrassée. Son téléphone vibra – *qui avait eu l'intuition qu'à ce moment précis, elle aurait eu besoin de parler pour ne pas sombrer et pour demander de l'aide ?* Elle ne le sentit pas. Elle était dissociée : son esprit était parti, son corps plus présent que jamais, traversé de flèches venimeuses qui l'agitaient à son insu. Dans son exil, elle râlait et personne n'était là pour l'entendre.

Les heures passèrent. Le crépuscule s'avança. Les premières étoiles s'allumèrent.

J'eus froid. J'eus faim. Et je ne savais rien faire d'autre que crier pour l'exprimer. Fort. Désespérément. Jusqu'à l'épuisement. Alors je me tus, résignée, et cédai au sommeil.

Quand Paula se réveilla, tout était étrangement calme autour d'elle. Elle avait rêvé que son corps livrait une bataille contre un adversaire inidentifiable. Dans son rêve, elle luttait, se tordait, se vrillait, elle avait mal, elle devenait folle, elle priait pour que tout s'arrête... mais inexorablement son corps s'engageait en assauts répétés et déterminés. Elle ne savait pas ce qui était en jeu. Elle subissait ! Elle eut vaguement l'impression qu'on la déshabillait, ou plutôt qu'elle se déshabillait, car ses vêtements entravaient ses mouvements et empêchaient quelque chose. C'était vague, c'était flou, c'était une interminable glissade.... Entre rêve et réalité.

Entre vie et mort.

La chevauchée onirique s'arrêta net dans une explosion de rouge.

Elle se réveilla haletante et pleine d'effroi, dans un silence de commencement, alors qu'à son immense étonnement, la nuit était tombée. L'effort de s'asseoir fut terrible, elle était épuisée.

Elle baissa les yeux et dans un souffle rauque, ravala un hurlement : depuis la taille jusqu'aux chevilles, elle était nue. Entre ses jambes, une mare de sang, un cordon, et un bébé endormi qui tétait son poing.

Titre : « Là-bas »

Auteur : Frédéric Bertrand

LÀ-BAS

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvée désorientée, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppée dans ma combinaison, je me suis extraite de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait....

Ce jour-là, face à ma destinée tant terrible que fabuleuse, extirpant de mon esprit le déni qui m'avait anesthésiée jusqu'alors, je revis, en un éclair, les rouages du sort qui m'avaient menée là.

A peine un an auparavant, j'ignorais encore tout des techniques de culture sous serre et lumière artificielle. Je n'étais pourtant pas une novice en matière de potager. Dans nos campagnes, c'est simplement une nécessité. C'est ma grand-mère qui m'avait expliqué quand et comment semer, repiquer, biner, sarcler, récolter. Elle-même tenait ce savoir-faire de sa mère, et ainsi de suite. Il faut dire que nous la connaissions bien, notre terre : notre famille vivait ici de mémoire d'homme. Je suis troublée, aujourd'hui de penser à ça. D'autant que, moi aussi, j'aurais pu avoir une fille, mais cela aurait été là-bas.

Ma mère, je n'ai pas souvenir de l'avoir connue. Le trouble qui voilait les yeux de mon père lorsqu'un signe, un objet, une parole, venait nous rappeler l'absence maternelle au foyer, m'a toujours dissuadée d'évoquer ce sujet.

Mon truc - mes compétences, diraient-ils -, ce n'était pas le jardinage, c'était la chansonnette. J'adorais chanter. Toute petite, déjà, dès que j'entendais un air, je le retenais facilement et je le reproduisais aussitôt. Quand je chantais, je n'étais plus de ce monde et une enivrante onde de bien-être me parcourait tout le corps

Souvent, le soir, sur la terrasse de notre petite maison, quand le vent brûlant des plaines finissait par présenter ses excuses en caressant la terre d'une brise tiède et parfumée, Papa prenait sa guitare et je chantais. Nous aimions particulièrement le vieux répertoire afro-américain : blues, soul, jazz...

Mais depuis la révolution pour la grandeur retrouvée, être blanche et chanter des chansons de noires, ça pouvait attirer des ennuis, c'est « woke ». Alors on se faisait discrets.

De toutes façons, il faut avouer que pas grand monde n'avait le cœur à chanter dans nos contrées. C'était pourtant avec espoir que nous avions vu arriver au pouvoir ce type au franc-parler, sans langue de bois ni chichis, qui tranchait avec tous ces autres politicards auxquels on ne croyait plus depuis longtemps. La seule chose qui nous troublait, c'était l'autre type derrière le Président, un intello dans le genre gamin surdoué hyperactif qui affichait des idées bizarres sur l'humanité, la natalité, la biologie, l'espace, les ordinateurs, des thèmes avec lesquels on était un peu mal à l'aise. On l'avait surnommé Testicule en raison de son nom évoquant le parfum qu'on tirait autrefois des glandes génito-anales d'animaux. Puis ce

surnom était devenu Teslicule, en référence à la marque des voitures qu'il fabriquait. Le nouveau pouvoir n'avait pas amélioré nos existences, bien au contraire. Alors quand ils ont cherché des volontaires pour TransMigX, le grand projet de Teslicule, je me suis dit « pourquoi pas ? ». Je n'attendais plus grand chose de cette vie ici. Le départ de Papa a tout précipité.

Mon père, comme beaucoup de gars d'ici, travaillait chez SolvX, une vieille fabrique de solvants pour peintures. Il revenait souvent du travail en portant sur lui une odeur d'amande due à l'un des produits qu'il manipulait. Je n'ai jamais su si c'était cela qui le faisait si fréquemment tousser.

Ce n'est pas cette toux qui l'a emporté. Des douleurs aux reins le faisaient souffrir chaque jour un peu plus. Lorsqu'on l'a envoyé à l'hôpital, je lui ai promis de bien m'occuper de la maison, du chat et du jardin pendant son hospitalisation. Pour lui remonter le moral, j'ai improvisé un scat avec des paroles amusantes sur l'hôpital, les infirmières. Ça l'a fait sourire et puis l'ambulance est partie.

Son décès ouvrit de sombres béances dans lesquelles s'abîma ma raison et disparut mon désir de chanter.

Ils recherchaient des jeunes femmes entre 16 et 20 ans. Forte de mes 19 ans, j'ai rempli et signé mon formulaire de candidature pour partir au plus vite dans un centre de sélection TransMigX.

C'est dans un bâtiment sans ouvertures apparentes, sur lequel s'affichait un immense X, que je fus soumise à une batterie de tests médicaux principalement centrés sur l'aptitude à la fécondité et sur la résistance physique et morale. Il s'est avéré que je remplissais les conditions requises. La vie que je menais à la campagne était loin de bénéficier d'un confort conséquent mais elle m'avait donné une robuste condition physique. Quant à la force morale, depuis la disparition de Papa, n'ayant plus rien à perdre, je n'avais plus peur de rien. Après un long voyage en bus, nous atteignîmes une ville, perdue en plein milieu du désert et composée uniquement de ces grands bâtiments aveugles griffés d'un X. Un peu plus loin, dans le halo mouvant de la chaleur obstinée, des dômes scintillaient sous un soleil inlassable. Ces structures étaient reliées entre elles par des sortes de tunnels dans lesquels on se déplaçait dans de petits engins très similaires aux voitures que fabriquait Teslicule. Le centre d'entraînement était la réplique de la colonie que nous devions rejoindre prochainement, là-bas.

J'étais désormais XX0957291. XX pour femelle, 09 pour année de naissance, 57 pour unité agriculture, et 291 comme matricule.

Là-bas, ce n'était quand même pas la porte à côté et la perspective de ce grand saut commençait à me donner le vertige. Là-bas, ce n'était pas moins que la planète Mars, sur laquelle le projet TransMigX visait à établir une colonie humaine.

Mais le quotidien nous laissait peu le loisir de réfléchir à notre engagement. Du matin au soir, nous étions mobilisés physiquement et mentalement dans l'exercice répétitif des tâches qui nous incomberaient là-bas. Cependant, quelque chose se nouait de plus en plus fort au creux de mon ventre.

Le dôme agricole dans lequel je travaillais abritait les cultures qui nourriraient les colons là-bas. Il s'étendait sur une dizaine d'hectares. Sur son plafond était projeté une réplique du ciel martien : la journée, un ciel pâle et rosâtre; la nuit un ciel à la configuration stellaire étrange ornée de constellations inconnues sur terre. Cette lumière martienne reconstituée était plus ou moins occultée et brouillée par les lampes solaires disposées au dessus des cultures.

Ce jour-là, j'étais affectée à l'équipe du soir travaillant au jardin psycho-sanitaire. Ce jardin cultivait des fleurs destinées à agrémenter les lieux de vie des colons pour contribuer à leur maintenir une bonne santé psychique.

Ce jour-là, vêtue de ma combinaison-uniforme, j'ai rejoint le dôme agricole dans un des petits engins qui sillonnaient les tunnels de jonction. Comme à chaque fois, lorsque j'en suis sortie, j'ai fermé un temps les yeux avant d'affronter sa lumière si dérangement. Il me faut toujours un certain temps avant de retrouver des repères dans cet espace artificiel mi-terrestre, mi-spatial.

Ce jour-là, la ventilation d'air conditionné fit parvenir à mes narines une odeur qui semblait portée par un véritable souffle de vent. C'était à la fois un choc sensoriel violent et une caresse stupéfiante.

Ce jour-là, les clématites avaient fleuri dans le jardin psycho-sanitaire : des clématites Armandii, à la fragrance d'amande, cette odeur que mon père ramenait de l'usine, cette odeur qui l'avait peut-être tué, aussi.

Alors le nœud dans mon ventre s'est délié en une onde palpitante, comme la lave d'un volcan avant qu'éclate sa colère libératrice. Cette onde est remontée dans mes poumons, a irradié tout mon corps et a jailli : j'ai commencé à chanter. Un vieux blues, « sometimes I feel, like a motherless child... ». Tout ce que j'avais endigué au fond de mon esprit s'épanchait dans ma gorge en flots sonores : la profondeur recueillie de mes notes graves, c'était la mort de Papa ; le vibrato plaintif des notes finales, c'était le désespoir aveugle qui m'avait amenée ici; le timbre rugueux de ma voix, c'était le destin qui me regardait narquoisement.

Je ne pouvais plus m'arrêter, je voulais que mon chant fasse exploser le dôme qui pesait sentencieusement au dessus de moi, que mon chant déchire ma combinaison-uniforme comme un papillon déchire sa chrysalide avant de s'envoler.

Les agents du service de sécurité sont rapidement venus m'arrêter.

J'ai eu de la chance. Je risquai de longues années d'internement dans un camp de ré-éducation anti-woke. Mais je fus incarcérée quelques jours dans la prison du centre, puis on me jeta dehors.

J'appris quelque temps après que les « événements » avaient joué en ma faveur. Des désaccords de plus en plus fréquents entre le Président et Teslicule avaient provoqué de grandes dissensions au sein du pouvoir. Chacun essayait de lever des partisans et des rumeurs faisaient état d'affrontements violents dans certaines grandes villes du pays. L'administration, désorientée, était à cran et avait autre chose à faire dans ce chaos que de s'occuper d'une pauvre fille un peu folle comme moi.

J'avais désormais accompli le deuil de Papa. Je suis retournée à la maison.

Ici, il n'y a plus grand monde. L'usine a fermé subitement et les hommes sont partis tenter leur chance dans les grandes villes. Ceux qui restent, des femmes pour la plupart, se

débrouillent avec leur basse-cour et leur potager. La vie est dure mais on est plutôt tranquilles, loin de tout.

Les agents du contrôle des lois anti-diversité ne mettent plus les pieds ici. Alors, le soir, lorsque la douceur des vents chauds apaisés par la nuit caresse la terrasse de la maison, comme autrefois, je chante. Parmi le public bienveillant des étoiles, il en est une qui semble m'écouter avec plus d'attention. Lorsque je porte ma voix vers elle, son regard orangé me scrute avec une singulière insistance et scintille comme un clin d'œil... là-bas.

Titre : « Le temps d'un rêve »

Auteur : Rosine-Dakota Dessimoz

Le Temps du rêve

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvé désorienté, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppé dans ma combinaison, je me suis extrait de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait...

Encore un peu étourdi par l'atterrissage brutal, je fis quelques pas, avant de découvrir le corps du pilote. Il avait eu moins de chance que moi. Il avait dû être éjecté du cockpit au moment de l'impact. Je le recouvris à l'aide d'une bâche.

Perdu dans cette immensité, loin de toute civilisation et ne pouvant compter sur aucune aide extérieure, je me mis à récupérer au milieu des débris tout ce qui me semblait utile à ma survie. Une gourde pleine, celle du pilote. Une boîte d'allumettes. Un canif. Une couverture et même mon livre sur les mythes et légendes de l'Outback.

J'ignorais exactement où je me trouvais. Le vol dans ces régions plus ou moins inhabitées m'avait désorienté. Je ne pouvais même pas me fier aux constellations qui différaient de mon hémisphère et, quand bien même, j'étais quasiment ignare dans ce domaine.

La gorge sèche, je bus plusieurs gorgées de la gourde qui me laissèrent un goût amer dans la bouche. Puis je m'enveloppai dans la couverture car la nuit était froide et me dirigeai en me fiant à cette odeur si singulière, qui me rappelait les dimanches midi en famille. Je ne savais pas trop où j'allais, mais rester sur place, c'était la mort assurée.

J'avais depuis un certain temps, lorsque j'aperçus au loin la lueur d'un feu. Sûrement celui d'un campement d'ouvriers. Je ressentis alors un vif soulagement. J'allais retrouver, plus vite que je ne le pensais, la civilisation. Mais je me trompais.

Lorsque je parvins au « campement », seul un vieil homme assis en tailleur se tenait près du feu. Toute l'élégance dont je m'étais paré au départ du vol n'était plus de mise en ce lieu. Bien au contraire, ma combinaison blousante, le bonnet en cuir sur lequel reposaient d'énormes lunettes pareilles à deux gros yeux

d'insectes, plus mon enveloppement dans la couverture, donnaient sûrement à mon apparence un aspect vraiment étrange, voire grotesque. Mais le vieil homme ne sembla pas s'en formaliser.

Comme s'il m'attendait, il m'invita d'un geste à m'approcher et à m'asseoir auprès du feu. Ce que je fis, tout en tendant mes mains à la chaleur des flammes.

A mes questions, il ne répondit.

Les flammes dansaient sur les peintures figuratives rouges et blanches qui ornaient son corps décharné. Sa peau tannée par le soleil et plissée ressemblait à un vieux parchemin.

Il paraissait « hors d'âge », mais ses yeux étaient vifs, ses gestes lents, mais précis.

J'essayai de lui expliquer, en accompagnant mes paroles de gestes, ce qui m'était arrivé.

Il me regardait avec bienveillance tout en assaisonnant de petites feuilles, sa viande qui cuisait sur des pierres. Une délicieuse odeur s'en échappait. Puis généreusement, il me tendit un morceau. Il était brûlant. Je soufflai dessus avant de le porter à ma bouche. La viande était à la fois tendre et juteuse. D'une outre, il versa une boisson dans un bol en bois qu'il me tendit. Je le remerciai et le portai à mes lèvres. C'était amer, mais désaltérant. Il me resservit plusieurs fois, avant qu'il se mette à souffler dans une sorte de long tube en bois sculpté et peint.

Des notes singulières s'en échappèrent et s'élevèrent vers le ciel étoilé. Un jeu lent avec des notes basses, comme celles d'un bourdon, qui laissèrent entendre un son résonnant et doux, propice à la méditation. Puis des vocalises vinrent se superposer à cette mélodie.

Tout en soufflant dans son instrument, il traça de son autre main des lignes dans le ciel nocturne, avant de jeter sur les braises des feuilles d'un vert pâle et des brindilles qui dégagèrent une fumée humide et vaporeuse, à l'odeur singulière, qui peu à peu me transporta hors du temps ; perdant ainsi la notion du temps et de l'espace.

Rêves et mythes se mêlèrent alors, faisant surgir un monde empli d'étranges créatures ⁽¹⁾.

Un homme-chat.

Des hommes-lézards.

Une grenouille porteuse d'eau.

Un crocodile qui sculptait des hommes.

Une femme qui se transformait en grue ou vice-versa...

Toutes ces créatures me frôlaient, m'effleuraient, me touchaient, me palpaient, me pinçaient... me léchaient et ne cessaient de tournoyer dans un bal infernal, cauchemardesque.

Tout s'entremêlait, lumière, ténèbres, lumière, ténèbres, lumière, ténèbres...

Puis soudain, tout s'arrêta... et je sentis un souffle puissant et brûlant qui pénétrait en moi et se distillait dans tout mon être. Mon corps tressauta et j'eus l'impression qu'il se soulevait, comme si une force surnaturelle m'arrachait du sol. Je n'avais plus aucun pouvoir sur lui. Je n'étais plus maître de rien.

Peu à peu, une sensation de légèreté, de flottement, de balancement m'envahit et je sombrai dans un profond sommeil sans rêves ni cauchemars.

Lorsque je repris conscience, le vieil homme avait disparu et la nuit avait laissé place au jour. Le soleil commençait à darder ses rayons et ma tête résonnait de sons divers et familiers. Je me sentais un peu bizarre, comme groggy.

Une caresse humide et râpeuse sur ma joue, à laquelle s'ajoutait une odeur de vieille chaussette me réveilla complètement. Je tournai la tête et me trouvai nez à nez avec un chien efflanqué et pouilleux. Je me redressai aussitôt en le repoussant, ainsi que la couverture.

Devant moi s'étendait une rue poussiéreuse où se dressaient quelques bâtiments hétéroclites.

Je me relevai, m'époussetai et me mis à avancer, la gourde dans la main et le chien à mes côtés, jusqu'à un bâtiment en bois qui arborait sur sa devanture l'inscription : *Café Restaurant*. C'était exactement ce dont j'avais besoin car mon ventre criait famine et ma langue était pâteuse. Je montai les quelques marches. Le chien me suivit, puis se coucha sur le sol de la véranda. Le laissant là, je poussai la porte de l'établissement et pénétrai à l'intérieur. La salle était sombre et il me fallut quelques secondes pour que mes yeux s'habituent à la pénombre, avant de me diriger vers le comptoir où étaient adossés une dizaine de gars du cru.

A mon approche, ils se retournèrent et je fus saisi d'effroi et lâchai la gourde... Comment était-ce possible ? Là, devant moi, se tenait bien vivant Billy, mon pilote. Avais-je la berlue ? Je l'avais vu étendu, sans aucune réaction. Je devais halluciner. Je me frottai énergiquement les yeux, lorsque je l'entendis me dire : « Content de vous r'voir. On allait partir à votre recherche. » Je le regardai à nouveau. Sa tête était enveloppée d'un bandage et son visage était piqué de

coupures et d'écorchures. Mais c'était bien lui. Mais comment était-ce possible ? Tout déboussolé que j'étais, il m'expliqua qu'il avait seulement été assommé par le choc et qu'en reprenant ses esprits, il s'était aperçu que je n'étais plus là. Il a rejoint le hameau qu'il savait ne pas être loin pour se faire soigner et signaler ma disparition.

- « Vous voulez dire qu'on n'était qu'à quelques miles d'ici ? » Oui fit-il en opinant de la tête.

A mon tour, je leur relatai ma rencontre extraordinaire avec le vieil homme. Au fil de mon récit, je sentais le poids de leurs regards, qui me fixaient, me scrutaient, me pénétraient...avant qu'ils se regardent et éclatent de rire en me disant que j'avais un peu trop abusé de la gourde de Billy. Devant mon regard surpris, ils m'expliquèrent que Billy faisait lui-même une boisson un peu spéciale qu'il gardait dans une gourde sous son siège et qu'il ne fallait pas trop en abuser, sinon gare aux hallucinations.

Atterré, je me sentis tout à coup vraiment très mal et m'écroulai lourdement sur une chaise.

- Vous voulez dire qu'il n'y a jamais eu de rencontre. Que tout cela je l'ai rêvé ? demandai-je dépité.

- Oui m'sieur! répondit le cafetier. C'est bien pour ça que Billy a baptisé sa boisson : « Le Temps du rêve »...

(1) personnages issus des croyances et de la culture des aborigènes d'Australie.

Titre : « Un parfum d'enfance »

Auteur : Laura Burichat

UN PARFUM D'ENFANCE

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvé désorienté, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppé dans ma combinaison, je me suis extrait de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait...

Je me suis relevé et j'ai observé l'environnement dans lequel je me trouvais. Une forêt dense composée d'immenses sapins m'encerclait. J'essayais en vain de farfouiller dans mon esprit, le reflet que me renvoyait l'une des vitres du véhicule m'était totalement inconnu. La barbe fournie, le regard perçant, rien ne m'était familier. Je n'avais aucun souvenir, je ne savais même plus qui j'étais.

Au loin je pouvais apercevoir les lumières d'une ville perchée au sommet de la montagne.

Près de moi gisait un engin énorme, un faisceau lumineux partait de son centre et éclairait le ciel, ses chenilles étaient embourbées, couché sur le dos, avachi dans un matelas de neige, il serait impossible à déplacer. Je fis le tour de l'appareil dans le but de trouver des réponses ou au moins un indice à me mettre sous la dent. C'est à ce moment que je fis une découverte qui me glaça le sang.

Une paire de jambes était coincée sous la carlingue et un liquide épais et visqueux d'une couleur sans équivoque imprégnait le manteau neigeux sous-jacent.

Un rapide coup d'œil aux alentours m'apprit une chose qui m'effara : mon passage dans la poudreuse n'avait laissé aucune trace : mes pieds n'avaient pas foulé le sol. Et pour cause en y regardant de plus près, mes arpions avaient disparu pour laisser place à un espace béant.

Je fus saisi par la panique. J'étais là et dans le même temps je n'étais plus.

Machinalement je me touchais la tête et le torse du bout des doigts. Je découvris de manière simultanée l'absence de souffle ainsi que l'absence de pulsation cardiaque. Je dû me rendre à l'évidence j'étais tout ce qu'il y avait de plus mort. Une immense peine s'empara de moi. Il ne me sembla pas avoir imaginé quoi que ce soit en ce qui concernait ce passage de vie à trépas mais dans la croyance populaire le fait de voir sa vie défiler devant soi aurait pu m'aider à retrouver qui j'étais et accessoirement pourquoi j'étais dans cet état, incomplet.

Ma poitrine ne se soulevait plus et pourtant je pouvais penser, je pouvais bouger et je pouvais sentir. C'est ainsi que je me rendis compte qu'un fumet étrange me chatouillait les narines depuis un certain temps. Une odeur qui me ramenait des dizaines d'années en arrière, une senteur agréable, un beau souvenir qui s'évapora rapidement pour laisser place à une sorte de brouhaha.

Des verres qui s'entrechoquent, des rires, des chants, une douce sensation de quiétude me gagna. J'étais dans mon élément. Je laissais mon esprit dériver quand tout d'un coup je compris certains des mots prononcés. Rien n'avait de sens mais les mots émis étaient cohérents.

« Passe- moi l'Opinel. »

« Qui boit la Mondeuse casse la dameuse. »

Ces mots se retrouvaient enveloppés dans une douce mélodie qui ne m'était pas inconnue, un air entêtant, obsédant. Des voix enivrées, passablement alcoolisées reprenaient en cœur une sorte de refrain :

— « Etoile des neiges, mon cœur amoureux, s'est pris au piège, de tes grands yeux, je te donne en gage, cette croix d'argent, et de t'aimer toute ma vie, j'en fais serment. »

Certains mots se retrouvaient mangés par une langue devenue, au fil de la soirée, un peu pâteuse.

Mon cœur fût gagné par une délicieuse allégresse, un sentiment de bien-être immédiat. Le sourire aux lèvres je tentais de me remémorer d'autres réminiscences, c'était peine perdue. La bulle d'euphorie se désagrégeait déjà. Me laissant, esseulé, en proie à mes questionnements.

Je me mis à réfléchir à toute vitesse. Qu'est ce qui avait bien pu provoquer ces chimères ? Avais-je appuyé sur un bouton quelque part qui avait aidé à rembobiner le fil de mes souvenirs. Était-ce seulement un authentique vestige de mon passé ou avais-je tout imaginé ?

La tristesse s'accrocha avec fermeté à ma peau, où en tout cas à ce qu'il en restait, puisque de toute évidence mon temps ici était compté.

Je fermais les yeux quelques secondes et me sentis emporté par une vague sirupeuse.

Un doux picotement me titilla la langue, une odeur de fleur, un parfum d'enfance et je basculais déjà dans une autre réalité tout aussi rationnelle que la première.

Un vieil homme se tenait devant moi. Le dos légèrement courbé, les cheveux argentés, d'épaisses lunettes de vue lui barraient le visage, un tablier élimé peinait à recouvrir son énorme ventre. Ce qui n'empêchait pas ses gestes d'être surs et précis. Alignés devant lui, des centaines de brins fleuris attendaient d'entrer dans la composition d'une potion magique qu'il était en train d'élaborer en suivant scrupuleusement les quantités de sa recette.

J'avais la sensation d'être invisible quand tout à coup il s'adressa à moi tout en me passant un brin sous le nez :

— Sens-moi ça mon petit, c'est le goût de la montagne ça ! C'est le Génépi.

Il me fit tremper le petit doigt dans l'une des fioles qu'il avait déjà terminées et me précisa :

— Tu ne le diras pas à mamie, hein ?

Ma langue me picota de nouveau encore plus violemment puis je fus happé par une quinte de toux.

Mon cœur bat à mille à l'heure, je le sens pulser à toute vitesse contre la paroi de ma cage thoracique. J'ouvre les yeux. La noirceur qui m'enveloppe m'empêche de voir quoi que ce soit. Un cri s'échappe de ma bouche. Une peur irrationnelle m'envahit. Des pas précipités se font entendre en contre bas. Une porte s'ouvre, la lumière gagne de l'espace dans la pièce lorsqu'une ombre franchit le seuil de la porte.

— Mais qu'est ce qu'il t'arrive mon tout petit ?

Je renifle bruyamment tout en éprouvant un immense soulagement.

— MAMIE ! C'est toi ? Tu es là ?

— Mais oui voyons, où veux-tu que je sois ?

Je reconnais son odeur d'entre mille. Un mélange étrange de vieil oignon et de gâteau au chocolat. Elle s'assit sur le bord de mon lit en me caressant doucement la tête.

— Tu as fait un cauchemar mon tout petit ?

Beaucoup de chose se bousculent dans ma tête, quand tout d'un coup d'un geste brusque je vois mes jambes bouger sous les draps. Un sourire se dessine sur mes lèvres.

— Tout va bien Mamie, ne t'inquiète pas.

— Alors raconte-moi. Qu'as-tu fait de beau hier avec Papi pendant mon absence ?

J'hésite un instant. Il m'avait bien dit à plusieurs reprises de ne pas en parler. Mais ravi d'avoir pu passer ma journée avec lui et excité comme une puce, je débballais tout :

— Alors en premier le matin on a été ramasser les légumes dans le jardin. Tu l'as vu le panier ? Il était rempli hein ? Tu l'as vu ?

— Oui je l'ai vu, on va pouvoir faire de la soupe ensemble ce matin.

— Et puis après, vers onze heures on a rejoint les copains au grenier.

— Au grenier ? Mais qu'est-ce que les copains de Papi faisaient dans le grenier ? Je rigole franchement.

— Mais non Mamie, pas le nôtre, celui où le monsieur il a plein de sirop différents sur une étagère.

— Ah. Vous êtes allés dans le bar de Jacky.

— Oui et sans faire exprès je me suis renversé mon verre de sirop dessus. J'avais du rouge partout. J'étais un peu triste alors les copains de papi ils ont chanté.

— C'est gentil de leur part ça.

— Oui. Il y en a même un qui est tombé du tabouret ! Et papi il rigolait tellement qu'il a bien failli tomber aussi.

Je la vois lever les yeux au ciel tout en disant :

— Je te jure celui-là. Et l'après-midi ? Qu'est ce que vous avez fait de beau ?

— Euh. On a fait la sieste.

J'hésite quelques secondes avant d'ajouter :

— Et puis on fait des potions magiques aux fleurs de génépi dans le garage. Mais j'ai pas goûté.

Elle fait une moue qui me laisse penser qu'elle ne me croit qu'à moitié.

J'enchaîne avec entrain :

— Et le soir on a regardé *Ghostbuster* à la télévision. C'était trop bien. Même si bon Papi il s'est endormi et c'était pas encore le milieu du film.

Elle me caresse machinalement le bras :

— Décidément celui-là ! Puis elle ajoute :

— Aller mon tout petit, debout, c'est l'heure du petit-déjeuner.

Je lui fais un grand sourire. Le petit-déjeuner c'est mon repas préféré de la journée. Les yeux pétillants de malice et des idées derrière la tête je lui demande :

— Dis Mamie, c'est quand la prochaine fois que tu me laisseras seul avec Papi ?

Titre : « À ciel ouvert »

Auteur : Josée Claudet

À CIEL OUVERT

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvée désorientée, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppée dans ma combinaison, je me suis extraite de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous les constellations inconnues, un autre voyage m'attendait ...

Je ne lâchais pas du regard la voûte étoilée que je savais reconnaître comme le ciel des nuits de mon enfance qui s'était effiloché dans le brouillard d'un présent tout puissant. La Grande Casserole ! le petit chariot ! Le W de Cassiopée ! le cerf-volant ! Hercule le robot sautillant ! Je retrouvais ma ruse de gosse : crier le nom des constellations et jubiler à faire accroire à mon entourage que je les voyais vraiment. Aujourd'hui, je n'avais personne à duper, et encore moins moi-même. Je me suis donc tu. Dans la carte du ciel, d'autres graphies se dessinaient. Une expression est venue chatouiller mon oreille : « ils partirent vivre sous d'autres cieux ». Ça devait ressembler à ça. Beauté céleste. Béatitude céleste. On n'entend rien, on ne voit rien autour de soi qui puisse avoir du sens. Et cependant quelque chose rayonne en silence et vous remplit. Au même moment, sont venues me chatouiller de nouveau les narines les volutes des senteurs que je humais avec la gourmandise de mes sept ans quand ma grand-mère cuisinait mes plats préférés dont nous taisions le nom ; trop gras, trop protéiné, qu'est-ce qu'on riait ! Tomates farcies ! Rosette de Lyon et rillettes du Mans ! Tripes à la mode de Caen ! Qu'est-ce que j'aimais ma grand-mère ! Je l'aurais dévorée ! Crêpes ! Crêpes fromage !

crêpes Suzette ! J'ai dézipé la combinaison qui comprimait mon corps comme si j'avais trop mangé.

Et j'ai couru devant moi. Couru. Beaucoup couru. J'ai glissé, je me suis affalée, les mains en avant, j'ai plongé la tête dans l'humus où je savais trouver autrefois les vers de terre. Sans trop les regarder se tortiller entre mes doigts, sans trop m'attarder sur l'impression visqueuse, je les jetais, alors, dans mon seau de pêche avant d'aller maladroitement accrocher mon hameçon aux branches entremêlées qui se penchaient sur la Queugne, le ruisseau au fond du jardin. J'ai senti, couchée dans l'herbe, le sable de la rive, là, à quelques mètres. Je laissais ma mémoire avoir de l'imagination. Bientôt, je brandirai ce que j'appelais mes oripeaux et nue, échauffée par mes lectures de Victor Hugo, j'appellerai à la vengeance de toutes les injustices que moi, l'enfant rebelle, je voulais juguler. Je convoquerai les dieux de l'Olympe guidés par l'étoile du Berger avant de zébrer les cieux d'un Z de bâton justicier. Le cours d'eau s'écoulerait, indifférent, le sable giclerait puis me piquerait les yeux. Alors, dans mon costume vert de Petit Prince, ébouriffée, avec une tendresse maladroite et naïve j'apprivoiserai la fleur qui m'attendait dans le pré, prête à être ma fleur au fusil, mon brin de muguet porte-bonheur si je savais la reconnaître. Et sous un ciel étoilé, se dessinerait une aurore aux doigts de rose, promesse de matins enchantés. Des matins où j'aurais grandi, aventureuse, rieuse, amoureuse. Des matins où par n'importe quel ciel, il me suffirait de lever la tête et de regarder entre les maisons pour retrouver ce grand champ sous une voute lumineuse.

Par surprise, sans que j'aie le temps de me préparer, encore moins de réagir, un matin inconnu est arrivé. Les étoiles se sont discrètement effacées, honteuses de m'être infidèles, l'aurore s'est montrée maussade, de la couleur de la rancœur ; vous imaginez bien, n'est-ce pas, cette couleur irrespirable. Le ciel désenchanté de se trouver ainsi délaissé se barricada derrière les nuages : il se trouvait

désormais inutile. Où que je tournais les yeux, je ne voyais que des murs gris qui lentement se rapprochaient, refermaient l'espace où bientôt il n'y aurait plus que la place d'une chaise, pour m'asseoir et attendre. Attendre ? Godot ? Retirer godillots ou godasses, regarder le bout de mes pieds et passer mon temps à regarder passer les jours pareils aux autres ? Sans étoile.

Je décidais que je n'avais pas le temps de m'accouder aux événements pour les regarder passer, peut-être en changer le cours, ni pour réenchanter les matins. Je préférais continuer ma course. Je ne connaissais pas le chemin, mais je savais qu'il se ferait dans la marche. J'avais omis que certains sont des filins sans filet. Je me suis lancée tête baissée, les mains crispées sur les bâtons, j'ai marché beaucoup marché, gravis les chaos intérieurs, dévalé à en perdre le souffle jusqu'au bord des précipices de l'existence, j'ai marché beaucoup marché. Un jour, c'est aujourd'hui, je crois, l'orage s'amuse à me poursuivre, je veux jouer aussi et j'accélère, la pente continue de fuir devant moi, ça déboule, ça déboule, je sens le dérapage qui me nargue, mes bâtons éprouvés se résignent à lâcher prise, je perds pied, je tombe. « Joséphine, vous m'entendez ? Il est temps de se réveiller. Tout s'est bien passé. Attention, le corset de plâtre qu'on vous a mis ne vous permet pas de bouger comme vous le voudriez. Doucement, ouvrez les yeux, oui, comme ça... Regardez par la fenêtre, il y a un magnifique ciel étoilé. » ...

Titre : « Prince Teko »

Auteur : Éric Deverrewaere

Prince Teko

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvé désorienté, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppé dans ma combinaison, je me suis extrait de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait...

Tout a commencé il y a plusieurs années en Guyane. Je suis l'un des derniers représentants du peuple Teko, ou Émerillon. Des militaires sont venus dans notre jungle, ils ont organisé des chasses, des traques, des battues. Ils ont emprisonné mes parents. J'ai réussi à m'enfuir. J'ai été rattrapé, ligoté, jeté dans un cachot, un véritable bagne. Un gardien m'a repéré et m'a trouvé quelques qualités. Je n'étais pas un sauvage, comme les autres le prétendaient. Il m'a encouragé à apprendre à lire, à écrire, à compter, à dessiner. Un jour ils m'ont libéré. Je me suis senti seul dans ce monde que je ne connaissais pas, sur la côte plutôt que dans mes forêts. Un blanc m'a accosté, il m'a fait miroiter une autre vie. Il m'a emmené à Kourou, là où partent les fusées vers le ciel, notre ciel plein de l'âme de nos ancêtres. J'étais choqué, j'allais agacer les étoiles, irriter les yeux de mes aïeux. Petit à petit ils m'ont entraîné. Jusqu'au jour où j'ai dû monter dans cette capsule, en combinaison, avec quatre autres astronautes : une Anglaise très jolie, un Brésilien – que je ne supportais pas, un Mexicain et un Américain, le chef de la mission. Nous étions assis à nos postes, prêts au décollage.

5 – 4 – 3 – 2 – 1 – Feu.

Arrachés à la Terre. La poussée est telle que je suis cloué au fond de mon baquet. L'Anglaise sourit. Les autres crient. Notre engin perd ses fusées lanceuses, puis se place sur une orbite, l'orbite prévue. Tout se passe bien. Mon rôle dans cette mission ? M'occuper des plantes, trouver une semence qui permettra à l'homme de vivre sur la Lune. Je vois les feuilles se plier, se racornir, puis se redresser. Espoir de réussite.

Le chef de la mission pilote. Notre technicien Mexicain vérifie les niveaux, les pressions : tout est parfait. Le Brésilien a le nez au hublot, il admire l'étendue de son vaste pays, sa forêt défigurée par des plaies béantes, il se félicite de la déforestation salutaire à l'économie. Je n'arrive pas à lui dire combien ce monde qui disparaît, celui de mes ancêtres, le mien, est important. Nous tournons autour de la Terre, les images que j'aperçois de temps à autre sont fabuleuses, magnifiquement teintées de bleu.

A ce moment là est arrivé ce que ni les uns, ni les autres, n'attendions. Rupture brutale des communications, tout s'éteint. Ce que nous voyons à travers le hublot est impensable, inimaginable, un nuage gigantesque recouvre l'Europe. Nous ne distinguons plus les côtes, plus les mers, plus les terres, seulement un intense brouillard gris. La capsule poursuit sa route vers l'Est, le nuage recouvre désormais tout. L'Américain se félicite, mais quand nous parvenons au dessus de Washington, il se met à pleurer. Tout le Nord entre l'Équateur et le Pôle Nord n'est plus qu'un immense brouillard entre gris et noir. Nous avons compris. L'Anglaise entonne un « Gode save the King » très émouvant. L'Américain, la main sur le cœur, chante « la bannière étoilée ».

Pendant ce temps la capsule a accéléré. Nous descendons, vite, très vite, nous plongeons vers la Terre. A cet instant nous sommes encore tous vivants. Devant nous une flamme monstrueuse, nous pénétrons dans l'atmosphère. Nous allons exploser. C'est certain. Le chef de mission nous distribue un cachet, pour abrégé nos vies et nos souffrances. Il l'avale en premier. Puis le Brésilien et le Mexicain. L'Anglaise prie. Tous les quatre ont avalé la potion mortelle. Ils succombent les uns après les autres. La capsule est folle, je trouve le bouton qui provoque l'ouverture des parachutes. La capsule fonce, toute action est impossible. Quand soudain...

La capsule ralentit brusquement. Les corps morts traversent l'habitacle. Mes ancêtres me protègent. Je vois passer le Brésilien, qui a failli me percuter. L'Anglaise vient se bloquer contre mon siège. Qu'elle était belle ! Notre capsule reprend de la vitesse à travers l'immense nuage... Jusqu'au choc. Extrêmement violent.

Plus rien ne bouge. La porte est condamnée. Je ne veux pas mourir, là, pas maintenant. Je pousse le matériel qui obstrue le passage, je trouve un levier, le tourne, la porte cède, je sors à quatre pattes de l'habitacle. Je suis en combinaison, casque sur la tête. Autour il n'y a plus rien. Paysage de désolation, paysage de mort. Avec mon équipement, il n'est pas aisé de me déplacer mais si je l'enlève ne vais-je pas mourir instantanément ? On dirait Hiroshima ou Nagasaki. Je crois que je suis encore vivant... Quelque chose en moi en doute réellement. Le silence est intense.

Notre capsule est bloquée dans une zone arborée, dont il ne reste que des cendres et des troncs calcinés. Un seul arbre a résisté. Je ne le connais pas. Comme dans ma jungle, je le serre dans mes bras. Une vibration pénètre ma combinaison, une plainte amère. Je le serre plus fort. Je l'entends « je m'appelle Ginkgo. Et toi ? » Je ne sais pas quoi répondre, ni s'il entendra le son de ma voix...

« Retire ton casque, que je te vois. »

J'ai peur de mourir une fois encore. Mais j'ôte la protection. Mes poumons se remplissent d'air, je me mets à hurler, comme un nouveau-né. Inspiration, expiration, la douleur diminue. Mes yeux s'habituent à cette drôle de lumière, ici tout est brillant au dessus du champ de cendres. Un blanc comme je n'en ai jamais vu. Je peux marcher plus aisément, mais je ne veux pas m'éloigner de mon ami des bois, Ginkgo. Au loin, dépassant du gris, un clocher chancelant. Le vent souffle et la cloche sonne.

La nuit tombe doucement. Un vif éclat de lumière ; notre vaisseau vient d'exploser. Je suis vraiment le seul survivant. Après la nuit vient le matin, j'ai froid, je suis transi, il est tombé de la poudre blanche gelée, je n'ai nulle part où me réfugier. Je reste près de mon arbre. Dans la brume un drôle d'animal vient me saluer. Ginkgo me dit « c'est un lièvre, regarde il est blanc comme la neige, d'habitude on ne le voit pas... ». Un lièvre ? Je n'en ai jamais vu de tel. Surtout si blanc. La neige ? Puis d'autres animaux viennent, ils s'approchent. Je vois un drôle d'oiseau qui me fixe de ses yeux ronds ; ses plumes sont en partie calcinées. Le Ginkgo m'explique qu'il s'agit d'un gypaète, rapace des contrées alpestres, qui se nourrit de serpents. Je lui demande de m'en rapporter, ici il n'y a rien à manger, rien à boire. Voilà si longtemps que je n'ai pas grignoté, or j'aime la saveur des reptiles. Enfant, dans la jungle, je les tuais avec mon arc. L'oiseau décolle. Ses plumes font un joli ballet dans le ciel.

D'autres bêtes poilues viennent me voir, en sifflant. Très méfiantes. Elles s'enfuient quand je leur tends la main. L'une d'elles est plus vaillante que les autres, elle pince ma manche avec ses dents, légèrement. Ginkgo me dit « ce sont des marmottes ». Je n'ai jamais vu ces drôles de boules de poils. La marmotte m'entraîne et se met à siffler très fort près d'un rocher. Elle m'invite à creuser, la poussière grise et noire est si légère sous mes doigts, je creuse. Elle me reprend quand je ne suis pas au bon endroit, pousse ma main avec son nez. Un conduit se

dégage et de là sortent quatre bébés, comme des petites souris qui filent sous leur mère. L'amour et la faim sont universels.

Je m'éloigne pour ne pas déranger. Les marmottes se mettent à sauter, à gambader dans l'océan de cendres.

Le gypaète me survole et pose deux vipères à mes pieds. La faim est universelle !

J'enlace le tronc du Ginkgo. Il me susurre qu'il a des amis, plus bas dans la vallée, enfin il le croit car, après ce big bang, il n'est plus sûr de rien. Il m'invite à me rendre dans un village, où peut être trouverai-je encore quelqu'un de vivant. Je n'ai rien d'autre que ma tenue.

Heureusement, sous mes bottes, je porte des chaussures légères. J'abandonne mon casque, je le pose sous l'arbre. Me voici parti à la découverte d'un véritable désert. Les arbres sont calcinés, les maisons ont explosé, je trouve, de temps à autre, des corps figés, des hommes, des femmes, des enfants, des animaux. Un Pompéi d'aujourd'hui. Seuls les ginkgos ont résisté, je m'arrête auprès de chacun d'eux, les enveloppe, et avec ce vent léger je les entends me murmurer des paroles de réconfort. Chacun tente de m'aider. Petit à petit mes pas me portent vers la mer. Fini le blanc glacial, partout des cendres, et nul être vivant dans le paysage. Seul mon ami gypaète me suit, m'apportant de rares serpents ou de maigres campagnols.

Au bout de quelques jours d'errance, je vois une immense étendue d'eau bleue, la mer. Il n'y a plus aucune végétation. Le soleil, quand il brille, me cuit littéralement. Il n'y a aucune ombre. Je me désaltère de jus de serpents, apportés par l'oiseau. Déshydratation.

Hallucinations. J'ai la tête qui tourne, souvent. De plus en plus souvent. Au loin j'aperçois une statue dorée qui domine ce qui a été une ville et un port, Marseille.

Je veux rentrer chez moi. Dans un square les ginkgos me suggèrent de construire un radeau, et de payer. Avec ce que je trouve, j'assemble et je mets à l'eau mon rafirot.

Je prends la mer, vers l'ouest avant de piquer au sud. Les vagues sont gigantesques, quelques poissons ont survécu, certains se perdent sur mon embarcation, j'en mange un peu, j'en vomis beaucoup. Je perds la raison, l'horizon se trouble. Je n'ai plus rien, je ne reverrai jamais ma forêt, mes animaux, je le sais. Les étoiles de mes ancêtres me guident. Commence un autre voyage. La nuit, espoir de vie.

Quand le jour se lève, je suis à bout. Je suis nu. A mon poignet je n'ai plus que ma gourmette. Celui ou celle qui la trouvera, saura.

Les blancs m'avaient prénommé Antoine. Pour ma tribu et pour l'éternité je serai toujours « Prince Teko ».

Titre : « Le bijou oublié »

Auteur : Déborah Valdora

Le bijou oublié

Quand j'ai ouvert les yeux sur les étoiles, je me suis retrouvée désorientée, au milieu de nulle part, entre le jour et la nuit. Enveloppée dans ma combinaison, je me suis extraite de l'engin et j'ai cherché un repère. Il est venu dans un souffle de vent. Une odeur singulière, presque familière qui réveillait en moi des souvenirs enfouis. Là, sous des constellations inconnues, un autre voyage m'attendait...

Je me suis redressée lentement, balayant l'horizon du regard. Ma visière était embuée par la chaleur et couverte de poussière ; je l'ai essuyée du revers de la main. C'est alors qu'un désert infini s'est étendu à perte de vue. J'ai observé les derniers rayons du soleil disparaître derrière une dune lointaine et j'ai compris qu'il était temps d'enlever cette tenue de survie. Cet horrible vêtement me collait à la peau, et le moindre geste s'accompagnait d'un bruit de tissu froissé. En ôtant mon casque, je me suis sentie délivrée : de la chaleur étouffante, mais aussi de la pression constante sur mon crâne. J'ai fermé les yeux et commencé à me masser la tête, comme pour reprendre pleinement conscience. Au moment où je les ai rouverts, j'ai aperçu au-dessus de moi la voûte céleste exploser d'étoiles, plus dense qu'aucun ciel que j'avais jamais contemplé. Cet incroyable spectacle me rappelait les vues imprenables prises depuis Mars, avec des constellations inconnues et une voie lactée presque irréaliste. J'ai eu un frisson. Qu'est-ce que je faisais ici ? Pourquoi étais-je seule ?

Une bourrasque m'a fait me retourner pour lutter contre le sable qui se projetait sur moi. Malgré la présence de ma combinaison sur le reste du corps, je sentais le moindre grain de sable s'infiltrer dans chaque recoin. Le vent a fini par s'interrompre, me laissant à nouveau seule dans cet océan brun.

C'est alors que j'ai repris conscience de mon isolement. J'ai été surprise de sentir une odeur familière venir jusqu'à moi : un mélange de feu et d'un parfum envoûtant, presque mystique. Comme pour chercher un ami perdu, je me suis mise à tourner la tête autour de moi, espérant trouver une réponse à mes questions. Où étais-je ? Et comment étais-je arrivée là ? Finalement, au loin, à travers les dunes, j'ai repéré un assemblage de structures, mystérieux et imposant, se dressant dans la poussière. Un instant, j'ai tenté de visualiser sa forme, complexe

et fascinante, entre pyramide et temple. À travers les interstices des bâtiments, une lueur tremblotante apparaissait, comme un feu prisonnier des pierres. Elle dessinait dans la nuit les contours d'un sanctuaire que je n'avais jamais vu, mais que j'avais l'impression de reconnaître. Une sensation étrange me saisit, comme un écho venu du plus profond de moi. Je sentis mon pouls s'accélérer.

Malgré moi, je me suis décidée à aller rejoindre cette lumière, comme si elle m'appelait. Sur le point de commencer ma marche, je me suis retournée et j'ai une dernière fois regardé l'engin qui m'avait menée jusqu'ici : un véhicule de fortune rafistolé de tôles et de plaques solaires, à moitié enseveli par le sable. Son tableau de bord clignotait faiblement, comme un cœur qui refusait de mourir.

J'ai commencé ma marche vers cet édifice, le sable crissant sous mes chaussures, la lumière des étoiles dessinant des ombres démesurées. À chacun de mes pas, j'avais l'impression que mon corps était de plus en plus lourd, comme si l'architecture reculait à mesure que j'avancais. Chaque fois que mon pied se posait sur le sol, je sentais la sensation de m'enfoncer dans le sable. La progression me parut longue et épuisante.

Après ce qui sembla durer des heures, j'ai fini par apercevoir plus nettement le bâtiment qui se précisait à chaque minute. Plus j'avancais, plus l'odeur de feu et d'encens s'intensifiait, comme un souvenir lointain qui remontait à la surface.

Après avoir gravi une dernière dune, je me suis retrouvée à un point culminant, d'où j'avais une vue imprenable sur le site. Une étrange sensation m'a envahie, comme si j'étais déjà venue ici. Je me suis assise un instant, tentant de comprendre ce qui se passait. Comme un scanner, mon regard pivotait de droite à gauche, puis de haut en bas, pour analyser la structure du bâtiment. Je n'avais pourtant jamais vu ce site auparavant, et dans un état de conservation si parfait. Pourtant, au fond de moi, je savais que cet endroit m'était familier. Mais pourquoi ressentais-je cela ? Une intuition me souffla que j'avais déjà vécu ce moment.

Pour en avoir le cœur net, je me suis approchée de l'entrée du temple. Des flammes dansaient, projetant des silhouettes en mouvement. Face à un brasero monumental, une foule constituée de femmes et d'hommes était parfaitement rangée, formant des lignes impeccables. Au milieu de ces silhouettes immobiles, des prêtres vêtus de longues tuniques blanches agitaient des encensoirs ; des volutes épaisses tourbillonnaient dans l'air. Leurs visages étaient dissimulés par leurs chapeaux, et pourtant j'avais l'impression de les connaître.

Soudain, un frisson parcourut la foule. Comme un seul être, ils tournèrent leurs regards vers le

centre du brasero. Là, un homme apparut. Il portait une longue tunique aux couleurs vives, brodée de symboles que je n'arrivais pas à distinguer depuis ma place. Des reflets irisés brillaient à chaque mouvement, donnant à sa silhouette une aura presque irréelle. Autour de son cou, un collier massif scintillait : une unique pierre précieuse, d'un bleu profond, pendait au centre de sa poitrine. Ce bijou semblait capter la lumière du feu pour la renvoyer en éclats éblouissants.

Alors qu'il avançait avec une lenteur solennelle, le peuple se mit à s'agenouiller, baissant la tête vers le sol en signe de respect, voire de crainte. C'est alors que leurs voix résonnèrent en chœur ; ils prononcèrent un discours incompréhensible, comme un chant résonnant dans la nuit. À cet instant, je suis restée figée, incapable de détourner le regard. J'ai avancé encore, tentant de m'approcher tout en restant dans l'ombre d'un pilier. Relevant la tête, j'ai observé en silence les symboles gravés sur la pierre, qui ne ressemblaient en rien à ce que j'avais pu voir auparavant. J'ai déposé ma main sur cet élément, traçant avec mes doigts ces signes inconnus. Tout à coup, le chant grave des hommes s'est interrompu net. Cette interruption m'a fait redresser la tête soudainement. L'homme richement vêtu a alors levé la main en l'air, en signe d'arrêt. Tous les regards étaient braqués sur lui.

Il commença à parler d'une voix grave et profonde, ses mots résonnant dans la nuit. J'ai tendu l'oreille, mais je ne parvenais pas à en saisir le sens. Chaque syllabe semblait appartenir à une langue oubliée.

Soudain, il leva les bras vers le ciel, et la foule répondit par un cri solennel. Lentement, il porta les mains à son cou et détacha le collier massif qu'il portait. La pierre précieuse, d'un bleu profond, capta la lumière des flammes et la renvoya en éclats irréels. D'un geste théâtral, il souleva le collier au-dessus de sa tête, comme pour l'offrir aux étoiles. Il leva alors les yeux vers le ciel, tenant le collier des deux mains, tout en murmurant des paroles mystérieuses.

C'est alors qu'un prêtre fit son apparition, portant une sorte de coussin brodé de fils dorés. Il avançait la tête baissée, comme s'il était guidé par une force invisible. Au centre du coussin, un objet captait toute la lumière et brillait si fort que j'étais incapable d'en distinguer les contours. Il s'approcha du chef de cérémonie et se prosterna devant lui, tendant le coussin avec dévotion.

Le chef s'empara de l'objet précieux et le leva à son tour face à la foule. Je vis alors, dans chacune de ses mains, un bijou d'une brillance étourdissante.

Dans un mouvement précis, il abaissa le premier bijou et l'approcha du second. Je vis alors le collier se transformer : les deux fragments s'imbriquèrent parfaitement, révélant un seul et

même bijou, plus grand, plus majestueux. Mon cœur se serra.

C'était le bijou que je recherchais.

Il ressemblait trait pour trait à celui que je convoitais depuis toujours, un artefact légendaire que je n'avais encore jamais pu toucher.

L'homme s'approcha de l'autel, situé devant le brasero, et y déposa le collier. Tous les hommes, y compris le chef, se prosternèrent devant l'autel, la tête collée au sol, les bras tendus dans une attitude de dévotion. Un chant grave et envoûtant s'éleva alors, comme une prière à la relique, emplissant l'air d'une vibration étrange.

Je sentis mon cœur s'emballer, mon souffle devenir court. C'était maintenant ou jamais. Une force incontrôlable monta en moi, déferlant comme une vague. Mes jambes se mirent à bouger sans que je puisse les retenir, me portant lentement mais inexorablement vers l'autel. Mes bras étaient lourds, mes doigts tremblaient, mais je ne pouvais plus m'arrêter. C'était comme si tout mon être était aspiré par la pierre bleue au centre du collier. Un sentiment étrange naquit alors, comme si cette pierre renfermait un fragment de ma propre histoire. Je sentis une chaleur diffuse envahir ma poitrine, un bourdonnement sourd résonner dans mes oreilles, noyant le chant des hommes prosternés. Mes yeux fixés sur la pierre précieuse, je tendis la main, guidée par un instinct plus fort que moi. Et je saisis la pierre.

Une lumière blanche apparut soudainement, me submergeant complètement. Je fermai les yeux, aveuglée, mon corps tout entier vibrant sous cette intensité. Tout disparut autour de moi : le désert, la foule, l'autel.

Puis, le silence.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'étais dans ma tente, le carnet ouvert sur mes genoux. Le dessin du collier me fixait, plus réel que jamais. Mon souffle était court, mon cœur battait encore, brûlant d'un feu étrange.

Je passai mes doigts sur le papier, comme si je pouvais y retrouver les sensations gravées dans ma mémoire. Une impression étrange me parcourut : celle de connaître cet endroit, ce bijou, sans pourtant les avoir vus auparavant.

Quelque chose en moi avait vibré, un écho, un souvenir flou, impossible à définir. J'ai fermé les yeux, inspiré profondément. Et j'ai su qu'un jour, nos chemins se croiseraient à nouveau, car parfois, ce que nous croyons rêver appartient déjà à notre histoire.

Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- Les partenaires.

